

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Figures de la lumière

Fernand Ouellette, *Commencements*, Montréal, l'Hexagone, collection « Essai », 1992, 168 p.

Michel Gaulin

Numéro 70, été 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38624ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gaulin, M. (1993). Compte rendu de [Figures de la lumière / Fernand Ouellette, *Commencements*, Montréal, l'Hexagone, collection « Essai », 1992, 168 p.] *Lettres québécoises*, (70), 57–57.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Figures de la lumière

De l'expérience de la peinture comme quête d'absolu.

ESSAI
Michel Gaulin

FERNAND OUELLETTE ABORDE LA PEINTURE en poète qui sait l'importance de transcender le réel pour accéder à ce qui serait autrement indicible ou invisible. Pour lui, d'ailleurs, poésie, musique et peinture se rencontrent comme autant de manifestations de la lumière divine «qui habite les êtres et le monde visible» (p. 32) et

que l'artiste a justement pour mission de mettre au jour. Mais ces trois arts sont aussi interactifs, en ce sens qu'ils sollicitent quiconque lit, écoute ou regarde à partager avec l'artiste l'expérience du voyage intérieur, à l'image des pèlerins de tel tableau de Patinir qui, «souvent solitaires, arpentent le monde comme attirés [...] par l'ailleurs, par leur Orient secret» (p. 56).

C'est donc une sorte de journal de ses «parcours depuis le visible» (p. 12) que Ouellette nous invite à partager avec

cette série de textes écrits à l'origine pour la

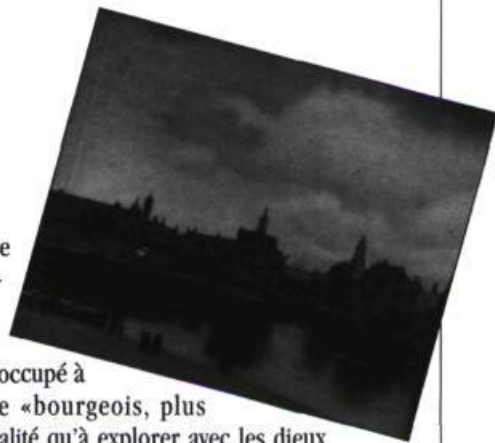
revue *Liberté*, mais repris et remaniés en un tout cohérent qui recouvre le spectre à peu près complet de la peinture occidentale, depuis l'icône jusqu'aux diverses avant-gardes qui ont agité le XX^e siècle.

Peu attiré par la peinture dite «d'histoire», Ouellette recherche au contraire la compagnie de ces peintres qui ont su dépouiller le réel de ce qu'il avait d'anecdotique et s'en servir comme d'un tremplin pour accéder à la pleine lumière de leur être intime, véritable épiphanie de l'âme qui se répercute et s'élargit en une «théophanie» (le mot est de Michel Le Bris), au sein de laquelle le monde apparaît soudain transfiguré. C'est au contact de Vermeer, plus particulièrement, que Ouellette aurait saisi «l'accord de la lumière et de l'âme, de la lumière et du monde» (p. 74).

Sont donc ses peintres de prédilection ceux qui privilégient la lumière, extérieure tout autant qu'intérieure : Van Eyck, plutôt que Cranach, trop occupé à satisfaire les commandes de «bourgeois, plus intéressés à nourrir leur sensualité qu'à explorer avec les dieux de nouveaux espaces de rêve» (p. 49); Piero di Cosimo, dont toute l'œuvre «est une mise en question de l'histoire, de la nature et de la culture» (p. 44); Patinir, qui «n'a peint ses tableaux que pour les habiter, pour avancer dans son être propre» (p. 52); le Greco qui, arrivant à Tolède après sa période vénitienne, «est possédé par son Orient intérieur» et «ne peint plus que ce qu'il *ne voit pas*» (p. 62); Vermeer, enfin, qui serait celui qui serait allé le plus loin dans la méditation du silence et de la lumière (p. 71).

Dans le domaine français, Chardin «sacralise» les objets et les êtres qui peuplaient sa vie quotidienne, tandis que Delacroix, selon ses propres mots, ne cherche pas tant à représenter la chose que son semblant (p. 86). Tout opposée que soit son esthétique à celle de Delacroix, Ingres n'est pas pour autant un simple «peintre de moulages» car, «dans les corps qu'il contemple, étrangers à la dissection, circule tout de même un sang de lumière» (p. 103). Corot, quant à lui, «chante de clair silence» (p. 111) et la dispersion apparente des toiles de Pissaro «voile, en réalité, un doute travaillant en lui comme un noyau de braise une angoisse incessante, irrépressible devant l'œuvre à faire» (p. 125). Matisse, enfin, renouant avec l'Islam par-dessus «la profonde discipline de son regard occidental», «se situe au commencement, avant que l'histoire ne soit, de même qu'il amorce le présent des «mystères» révélés» (p. 131).

Inspiré par un mot de Maurice Blanchot au sujet de la lecture qui, parce qu'elle est ignorante au départ, a «la force d'un commencement» (p. 13), le titre de cet ouvrage nous invite à voir avec un regard neuf, sinon à redécouvrir, quantité de grandes œuvres du canon de l'art pictural. Essayiste disert et sensible, Fernand Ouellette se révèle un excellent guide pour ce parcours à caractère initiatique.



Fernand Ouellette